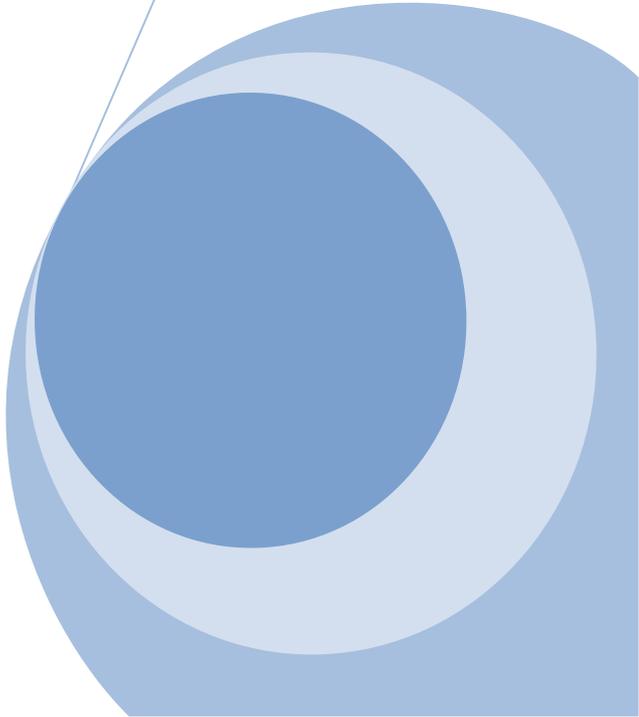


LA FENETRE SUR

LE FLEUVE

Un drame de Christian
MORIAT

En 10 tableaux



LA FENETRE SUR LE FLEUVE

PERSONNAGES : 1H + 3 F + 2 Enfants (2F)

La famille Germain

AGNIESZKA, âgée, l'épouse (61 ans) }
PASCAL, âgé, le mari (63 ans) }
} Rôles joués par les mêmes comédiens
AGNIESZKA jeune (22 ans) }
PASCAL jeune (24 ans) }

ALINE (12 ans) } les deux
MAUD (10 ans) } enfants

ALINE adulte (24 ans)
MAUD adulte (22 ans)

*NB : Pour un échange rapide entre les tableaux, une batterie de postiches sera nécessaire
(Perruques de cheveux blancs et faux sourcils)*

DUREE : 105 mn

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr

LA FENETRE SUR LE FLEUVE

TABLEAU 1 : La maison au bord du fleuve

(-Dans un bungalow, quelque part en plein bois, à Stara Wies, au bord de la Warta polonaise...

-Agnieszka coud...

-Elle a un léger accent polonais

-Le couple a une soixantaine d'années)

PASCAL : Tu t'abîmes la vue.

AGNIESZKA : Tu sais bien que je ne peux pas rester longtemps sans rien faire... Si tu as peur pour mes yeux, tu n'as qu'à fermer les volets. Comme ça, on pourra allumer.

PASCAL : J'ai laissé la fenêtre ouverte exprès. Pour faire entrer les étoiles.

AGNIESZKA : Elles sentent drôlement fort, ce soir, tes étoiles. Elles ont dû croiser des champs entiers de menthe, avant d'arriver ici. Ca me monte à la tête.

PASCAL : La nuit renforce toujours les parfums, en les mouillant.

AGNIESZKA : Je suis littéralement ivre.

(Chuintement d'une chouette, toute proche...)

PASCAL : Tiens !? On a une nouvelle voisine.

AGNIESZKA : Elle n'est pas loin... Sans doute dans le vieux pin que tu veux abattre.

PASCAL : J'ai toujours peur qu'il tombe sur quelqu'un.

AGNIESZKA : Il nous enterrera tous.

(Un temps)

PASCAL : Finalement, on est bien ici. Même si l'hiver, on est un peu bloqué par la neige.

Heureusement que tes neveux viennent nous ouvrir le chemin avec leur tracteur.
Sinon, on ne pourrait même plus aller faire nos courses au village.

AGNIESZKA : Personne n'en voulait de ce terrain-là. Pas même toi, au début. Quant à mes sœurs, à la mort de mes parents, elles ont préféré choisir des terres en bordure de routes. Je les comprends. Elles avaient davantage de valeur.
J'étais mal placée pour m'y opposer. Moi, j'étais en France. Elles, elles étaient sur place... Puis elles se sont occupées de mes parents jusqu'à la fin. Ce sont elles qui ont eu toute la charge.

PASCAL : C'est vrai que tes sœurs ont eu du mérite !

AGNIESZKA : Alors, j'ai pris ce qu'on m'a laissé. Des terres de peu de valeur. Je les ai offertes à ma filleule. Qui était bien contente.
Me satisfaisant d'un bout de terrain, pour avoir un pied à terre. Toi, tu voulais tout lui donner. Finalement, après la construction de notre bungalow, on est ici les trois-quarts du temps.

PASCAL : Au niveau de la qualité de vie, on aura du mal à trouver mieux. Même si, tous les ans, les eaux de la Warta nous emportent un petit bout de propriété.

AGNIESZKA : Il nous en restera bien assez pour nous. Ce ne sont pas nos filles qui vont finir leurs jours en Pologne !

PASCAL : Qu'en sais-tu ?

AGNIESZKA : Aline se plaît trop à Montréal pour s'installer ici ! Quant à Manon, elle connaît trop de monde sur Paris, pour entamer une nouvelle carrière de concertiste en Pologne. Quoi que... Varsovie l'a toujours tentée. Remarque, il n'est peut-être pas trop tard.

PASCAL : Si Manon voulait habiter ici, ce ne serait pas facile. On est loin de tout.
Varsovie - Stara Wies, ça fait au moins deux cents kilomètres...
Même pour nous, s'il fallait appeler un médecin ou n'importe, on serait bien ennuyés.
Et je te rappelle que nous sommes à un âge où on a le plus de chance – si on peut appeler ça de la chance - d'avoir des ennuis de santé.

AGNIESZKA : Maintenant, avec les portables...

AGNIESZKA : Quand ils portent...

(Un cri...)

AGNIESZKA : Jezus !

PASCAL : Qu'est-ce que c'est ?

AGNIESZKA : Une bête. Une bête qui chasse.

PASCAL : Comme un cri de terreur. Un cri trempé dans l'eau...

AGNIESZKA : (*Se moquant d'elle-même*) J'ai eu une de ces peurs... !

PASCAL : A l'heure qu'il est, la proie ne souffre plus... Sur les rives de la Warta, il y a un crime toutes les nuits. Mais, on ne le sait pas. Tout se passe dans l'obscur.

AGNIESZKA : Arrête ! Tu vas m'empêcher de dormir.

PASCAL : A moins que ce ne soient des âmes de noyés en souffrance, qui profitent de la nuit, pour crier leur désespoir...

AGNIESZKA : Tais-toi...

(-Un temps bref
-Agnieszka préparant deux tisanes)

AGNIESZKA : Etant gamine, j'ai vu le Directeur de notre école se noyer sous nos yeux... Anton Lipansky qu'il s'appelait.... Je ne suis pas prête d'oublier cette image-là.

Il faisait chaud. C'était un après-midi. Au mois de juillet. Nous sommes partis pour le fleuve. L'école au complet.

Nous, les gosses, on s'en était fait une joie. Si on avait su... Hélas !

A un moment donné, deux gosses se sont éloignés du bord. Puis ils ont perdu pied.

Aussitôt notre Directeur a plongé. Il a réussi à les ramener sur la berge.

Malheureusement, à bout de force, il n'a jamais pu remonter...

On l'a retrouvé tard, le soir... C'est mon cousin qui l'a découvert avec sa barque. Ils avaient sondé le fond avec de grandes perches... Finalement, il était coincé dans des branchages, du côté du moulin. A cet endroit-là, il y a toujours du bois mort qui stagne sur l'eau...

On a pleuré. Mon Dieu, ce qu'on a pleuré ! En plus si tu savais comme il était gentil, notre Directeur.... Et que de monde à ses obsèques ! Matko Boska ! Toutes les écoles des environs avaient envoyé une délégation. Et comme à cette époque-là, on suivait le cercueil à pied, tu ne peux pas t'imaginer la longueur du cortège, qui s'étirait sur des kilomètres et des kilomètres !

PASCAL : C'est peut-être son âme qu'on vient d'entendre crier ?

AGNIESZKA : Ne dis donc pas de bêtises. Monsieur Lipansky, il est enterré dans l'ancien cimetière.

PASCAL : Ca n'empêche pas qu'il ait une âme ! C'est peut-être elle qui erre le soir, au bord du fleuve ?

AGNIESZKA : Au lieu de dire des sornettes, tu ferais mieux de fermer les volets.

(Un temps)

PASCAL : Est-ce que tu as songé à tous ces malheureux noyés que la Warta a emportés... ? Depuis la nuit des temps, il a dû y en avoir pas mal ?

AGNIESZKA : Jezus Kochany... ! Il y a eu Lukasz. Le fils de mon voisin. Il était parti, avec deux de ses amis, de l'autre côté du fleuve.... Il y avait fête ce jour-là. Est-ce qu'ils ont chahuté dans la barque ? Est-ce qu'ils avaient bu ? Je ne sais pas. Toujours est-il qu'au retour, l'embarcation a chaviré. Ils ont été noyés tous les trois.

PASCAL : On les a retrouvés, je suppose ?

AGNIESZKA : Le fleuve rend toujours les corps... Mais, l'histoire la plus émouvante, c'est celle de Jacek et de Cecylia.... Ils s'aimaient. Ils voulaient se marier. Leurs parents, qui se détestaient, ne voulaient pas....

Je m'en souviens. Le soir, quand on passait dans la rue, il y avait toujours de la lumière dans la chambre de la jeune fille.... A cette époque-là, il n'y avait pas encore d'électricité au village. On s'éclairait à la lampe à huile.

De l'extérieur, on voyait son ombre danser sur les murs... C'était Cecylia qui cousait sa robe de mariée.

A un moment donné, et ça je l'ai vu, un soir... Elle s'était approchée de la fenêtre. Elle avait mis sa robe pour l'essayer. Mon Dieu ! Comme elle était jolie, avec ses boucles blondes qui retombaient en cascade sur ses épaules.

Avec son voile, on aurait dit Sainte Marie-des-Neiges.

Puis, un beau soir, la chambre de Cecylia est restée dans le noir.... Elle était entrée dans la Warta, avec Jacek, son amant. Le fleuve leur ayant ouvert son lit.

Et ils se sont endormi tous les deux. On les a retrouvés le lendemain, la main dans la main, dans leur costume de mariés. Paraît-il qu'on a eu bien du mal à les séparer !

Une fois de plus, on a beaucoup pleuré. Les deux familles, unies dans la même peine se sont réconciliées. Il était bien temps...

(-Un temps bref

-Agnieszka versant la tisane dans les tasses)

AGNIESZKA : Il faut respecter le fleuve. Les souvenirs des morts y dorment encore.... S'il te plaît... ferme les volets.

PASCAL : Tu as si peur que ça?

AGNIESZKA : Il y a des soirs comme celui-ci où je ne suis pas rassurée.

PASCAL : Encore ? A ton âge... ? (*Au moment où il allait obtempérer... Soudain intriguée*)
Qu'est-ce que... Qu'est-ce que c'est que cette lumière qu'on voit là-bas ?

AGNIESZKA : (*S'approchant de la fenêtre*) Où ?

PASCAL : Loin. Là-bas... Derrière les roseaux... Sur la rive... A gauche...

(*Agnieszka rejoignant son mari près de la fenêtre*)

AGNIESZKA : Ah oui. Je vois.

PASCAL : Qu'est-ce que ça peut être... ? Des braconniers ? Des gens qui pêchent avec une lampe ?

AGNIESZKA : Si c'étaient des braconniers, ils éclaireraient le fleuve. Pas la rive.

PASCAL : Des poissons pris dans des trous d'eau !?

AGNIESZKA : (*Réalisant*) Non. Je sais ce que c'est... Ce sont des feux follets.

PASCAL : Des feux follets ?

AGNIESZKA : Du gaz des marais... Des miasmes qui s'enflamment.

PASCAL : Tu crois ?

AGNIESZKA : Naturellement.

PASCAL : C'est joli.... On dirait des âmes.

AGNIESZKA : Tais-toi donc avec tes âmes !

PASCAL : Tu trembles ?

AGNIESZKA : Tu ne peux pas comprendre. Tu n'es pas d'ici. Tu ne connais pas le fleuve... Je n'aurais pas dû t'écouter. On n'aurait jamais dû s'installer au bord de la Warta...

PASCAL : C'était ton héritage.

AGNIESZKA : Justement. Personne n'en voulait. Ce n'était pas pour rien.

PASCAL : Ne sois pas si superstitieuse ! Ton fleuve, il n'a pas l'air bien vindicatif... Tiens !
Tu as vu ? La lumière vient de s'éteindre!

AGNIESZKA : Ce qui prouve que c'était bien un feu follet...

(Agnieszka offrant une tasse de tisane à son mari)

PASCAL : Merci.

AGNIESZKA : Ca sent l'orage.

PASCAL : Tu crois ? Il fait lourd mais de là à ce qu'il fasse de l'orage, tu m'étonnes.

AGNIESZKA : Quand il y a des feux follets en été, ça veut dire que le temps va se gêter...

Ah, la Warta, tu la connais mal !

Si tu l'avais vue, autrefois, quand il gelait par -20... même au-delà. On n'avait pas l'œil fixé sur le thermomètre, à cette époque-là... D'abord, on n'en avait pas...

On traversait le fleuve gelé, à pied. Tu vois. Tu n'as jamais connu ça.

Nous, les gosses, on venait y faire des glissades. On n'avait pas de patins non plus. Mais on s'amusait bien quand même. Surtout après l'école...

Et la Warta, qui te semble si sage ce soir, tu ne l'as jamais connue, piquant ses colères, durant les grandes débâcles de printemps !

Il fallait la voir, charriant ses énormes blocs de glace. Arrachant tout sur son passage. Dans un fracas épouvantable. Il y avait même des poissons prisonniers à l'intérieur de la glace ! C'était dantesque.

J'ai même vu des arbres entiers, coupés en deux sous l'effet du gel...

Qui n'a jamais entendu le cri des bouleaux fendus par le gel n'a rien entendu!

J'en ai vu s'effondrer, puis descendre le fleuve, comme des fétus de paille, emportés par le courant.

PASCAL : Tout cela reviendra peut-être un jour ?

AGNIESZKA : La terre se réchauffe. Le climat change... Par contre, il faudrait nettoyer le lit du fleuve. Qu'il vienne un orage et la Warta sortira de son lit !

Heureusement pour nous ! Nous avons la chance d'être plus haut. Normalement, on ne risque rien. Mais je l'ai tellement vu jouer le diable à quatre, que je me méfie.

Comme vous dites en France : méfions-nous de l'eau qui dort.

PASCAL : Il y a quelque chose qui me chiffonne... Dans la région, tout le monde appelle la Warta « Le Fleuve ». Or, la Warta n'est pas un fleuve.

AGNIESZKA : C'est un cours d'eau. C'est vrai. Un affluent de l'Oder... Mais votre Seine à vous, elle fait combien ?

PASCAL : 776 kilomètres exactement.

AGNIESZKA : C'est tout !? Vous en France, vous exagérez toujours... Je pense qu'avec 800 km de cours, la Warta mérite d'être un « Fleuve » !

PASCAL : Ce n'est pas une question de mérite. C'est un affluent. C'est tout

AGNIESZKA : Si si, elle le mérite. Surtout quand tu la compares à la Seine. Quand tu la vois au mois d'août, à Bar-sur-Seine, se racler le ventre sur son lit de cailloux ! Tu te dis qu'à côté de la Warta, la Seine c'est un ruisseau...

Mais la Warta, c'est autre chose. Tout le monde en a peur. Mêmes les orages en été qui viennent s'y casser le nez !

Comme ils n'arrivent pas à passer par-dessus, ils tournent en rond. Comme des poissons pris dans la nasse.

C'est alors qu'il faut s'armer de patience. Attendre que l'orage s'épuise de lui-même... Jusqu'à ce qu'il meure !

Non, la Warta a tout le pouvoir d'un fleuve...

(Un temps)

PASCAL : Tu ne vois plus assez pour coudre, mais il fait drôlement clair, ce soir... On a l'impression que la nuit s'est endormie dans nos bras.

AGNIESZKA : On entend respirer les silences.

PASCAL : On a l'impression que chaque heure est habitée.

(Un temps)

AGNIESZKA : Il est vrai que c'est ici que tout a commencé... Mais, ne t'approche pas du bord de la nuit. C'est là que dorment les souvenirs. Dans les plis du fleuve. Dans les cavités de son lit. Et, ni le temps, ni les courants n'ont réussi à les emporter ! Si la Warta est capable d'entraîner les bouleaux au fil de l'eau, elle ramène aussi le passé.

PASCAL : Je vivais tranquillement en France, dans une petite ville de 3 000 habitants...

AGNIESZKA : Je vivais tranquillement à Stara Wies, une petite colonie d'une centaine d'âmes...

PASCAL : J'étais instituteur dans un village, au fin fond de l'Aube...

AGNIESZKA : ...Je travaillais dans une entreprise de bonneterie, située à la ville voisine...
J'avais une chambre. Je m'étais acheté un lit, une table, une armoire et deux chaises...

PASCAL : ...Deux chaises ? Tu savais déjà que j'allais venir ?

AGNIESZKA : ...Je n'y pensais guère.... J'avais emprunté, pour acheter une machine à coudre. Je cousais tous mes vêtements...

PASCAL : ...J'avais un logement de fonction bien trop grand pour moi. Je n'occupais que le rez-de-chaussée. C'était difficile de chauffer tout ça.
Mes parents m'avaient donné des meubles...

AGNIESZKA : ...Avec ma première paye, je me suis acheté une montre. Je l'ai toujours...

PASCAL : ...Avec ma première paye, je me suis acheté une mobylette. Je devais prendre des cours à Troyes, pour être titulaire. A ma première sortie, ça a fait ni une ni deux. J'ai eu si froid que je suis tombé malade.
J'ai compris que la mobylette, ça n'était pas fait pour moi. ! J'ai pris une 2CV d'occasion. J'avais un peu plus chaud. Mais guère. Il y avait tellement de trous dans le plancher qu'on voyait défiler la route... !

AGNIESZKA : ...On se souvient toujours de sa première paye...
Tous les week-ends, je retournais chez mes parents. Avec mes sœurs, on allait les aider à la ferme. Surtout l'été, pour les moissons...

PASCAL : ...Moi aussi. Je revenais chez mes parents, le week-end. Le dimanche, on allait chanter à l'église. Un copain avait monté une chorale. On nous demandait pour les mariages.
Sinon, nous les jeunes, on sortait toujours ensemble. Allant chez les uns, chez les autres...

AGNIESZKA : ...Le samedi soir, avec mes sœurs, on partait danser. La salle des fêtes était de l'autre côté de la rue. En face de la ferme. Elle y est toujours d'ailleurs. C'est la salle des pompiers.
Nos copines, pour éviter de payer le vestiaire, venaient déposer leur manteau à la maison. Ma mère leur offrait des boissons chaudes...

PASCAL : C'est alors que je suis allé en Pologne...

AGNIESZKA : C'est alors que tu es entré dans ma vie...

NOIR

TABLEAU 2 : A l'heure où brilliaient nos printemps

(-Bruits particuliers de la rue d'une ville enneigée

-Passage de traîneaux... Pas des chevaux sur la chaussée... Grelots... Cris divers...

-Pascal, transi de froid, fait des gestes à un traîneau qu'on ne voit pas... Celui-ci s'arrêtant en coulisses, côté cour... « Drrr ! Gnady ! Drr ! »... Hennisement du cheval

-Nos deux protagonistes ont une vingtaine d'années

-La jeune fille a un fort accent polonais quand elle pense en français)

PASCAL : *(Un dictionnaire à la main... Pour lui) Ouf ! Enfin ! Quelqu'un qui prend la peine de s'arrêter... !*

(A la personne, que l'on ne voit toujours pas) Prosze Pani ! Mademoiselle, s'il vous plaît ! La gare... ? La gare routière

AGNIESZKA : *(Entrant sur scène – Elle porte manteau, bottes et chapka de fourrure – Elle a un fouet à la main) Co chce Pan ?*

PASCAL : Dzien dobry Pani !

AGNIESZKA : Dzien dobry Panu !

PASCAL : Prosze bardzo ! La gare routière, s'il vous plaît... Je suis perdu.

AGNIESZKA : *(Voix off)* Cè messiès vouloil quoâ?

PASCAL : Je suis français...

AGNIESZKA : Ach, pan jest z Francji ! *(Voix off)* Moi pas êtle étonnè. Quand moi rencontrè petit bonhomme, 95% dè chance lüi êtle françè.

PASCAL : Oui. Je suis français.... Je suis venu avec un car de touristes. On arrive de Wroclaw et on va à Varsovie. Comme on passait par Wielun, notre guide a demandé à notre chauffeur de faire une halte. On en a profité pour visiter l'église et le musée Ziemi.

Après, il nous a donné quartier libre...

AGNIESZKA : *(Voix off)* Moi comprendle lien.

PASCAL : Je suis parti jusqu'à la Brama Krakowska avec des amis. Do you know Brama Krakowska ?

AGNIESZKA : *(Acquiesçant)* Brama Krakowska ? Tak... *(Voix off)* Sans doute lui vouloil

moi, emmenè lüi porte Krakowska... Bizalle. A cette heure ? Nuit tombè. Moi devoir rentrè Stara Wies.

PASCAL : Le temps de prendre mes photos. Je me retourne... Plus personne. J'ai cherché mes amis partout partout. Ul Slaska, ul Sienkiewicza, ul Ewangelicka... J'ai demandé à des passants. Impossible de les retrouver.

AGNIESZKA: Boze ! (*Voix off*) Mon Dieu, les étrangès ! Eux parlè mal... !
Moi aimelais lüi, dépêchè. Moi vouloil pas moisil ici. Neige commencè à tombè.

PASCAL : J'ai dû me rendre à l'évidence. J'étais perdu... Je suis même entré à l'intérieur de la Brama Krakowska, pour voir s'ils n'y étaient pas !

AGNIESZKA : Brama Krakowska... !? Tak tak tak (*Très explicite dans ses gestes*) Chce pan jechac do Bramy Krakowskej ! (*Se dirigeant vers son traîneau*) Wchodzie ! (*Voix off*) Allè ! Vous montè !

PASCAL : (*Voix off*) Ah ! La voilà qui veut m'emmener à la Brama Krakowska ! (*A elle*)
Mais non. Non... Nie Nie... ! Moi, pas vouloir aller à la Brama Krakowska. Moi connaître la Brama Krakowska. (*Pour lui*) Je ne connais qu'elle !

AGNIESZKA : (*Voix off*) Lüi pas savoir où allè !

PASCAL : Nie... Moi vouloir aller gare routière... Ga-re - rou-tiè -re. C'est là qu'attend mon car. D'ailleurs, à cette heure-ci, ils doivent se demander où je suis passé... Je ne voudrais pas être à la place de mon guide. Il doit commencer à se faire des cheveux.

AGNIESZKA : (*Répétant sans comprendre*) Ché-vé ? (*Pour elle*) Pètit, mè mignon, lè pètit, tout pètit Flaçè.

PASCAL : (*Rectifiant*) Cheveux... Vous, comprendre... ? Do you understand ?

AGNIESZKA : (*Faisant signe qu'elle ne comprend pas*) Nie... Nie rozumiem.

PASCAL : Vous ne parlez pas anglais ? English spoken ?

AGNIESZKA : (*Se méprenant*) Nie English. (*Se frappant la poitrine*) Ja, Polski.

PASCAL : Décidément, elle ne comprend rien... Je me doute bien que vous n'êtes pas anglaise... Des Anglais qui veulent habiter dans le bloc de l'Est, ça ne doit pas se bousculer au portillon.
(*Pour lui*) C'est vrai qu'en Pologne, on doit plutôt apprendre le russe... De toute façon, laissons tomber l'anglais. Ce n'est pas avec les trois ou quatre mots que je connais qu'on va débloquent la situation.

AGNIESZKA : Nie rozumiem.

PASCAL : Nie rozumiem. Nie rozumiem. (*Pour lui*) On va finir par le savoir qu'elle ne comprend rien.

AGNIESZKA : (*Voix off*) Pètit, mais nerveux. Bardzo nerwowo.

PASCAL : (*Pour lui*) Comme si dans le monde, on ne pouvait pas tous parler la même langue... ! Le français, de préférence !

AGNIESZKA : (*Souriant*) Nie rozumiem.

PASCAL : En plus, ça l'amuse... (*Pour lui*) Elle est drôlement jolie, quand elle rit. Je n'avais pas remarqué. On ne voit que ses yeux... ses yeux bleus.
Reprenons calmement. (*Pour elle*) Moi, touriste... Touriste français.

AGNIESZKA : Tak. Pan jest turysta...

PASCAL : Jusque-là, ça va... (*Expliquant*) Moi, touriste français, perdu... (*Mettant ses mains en visière pour montrer qu'il est perdu*)

AGNIESZKA : (*Se méprenant – Elle se retourne pour regarder dans la direction indiquée par Pascal*) ???

PASCAL : (*Cherchant dans son dictionnaire*) Perdu... Je suis perdu... (*Découvrant le mot*) Zudiony...

AGNIESZKA : (*Réalisant et rectifiant*) Zgubiony !

PASCAL : Oui. « Zgubiony »... J'avais mal lu. Moi, chercher autocar.

AGNIESZKA : (*Pour elle*) Boze Kochany! Lüi êtle tlè tlè ligolo ! (*Pour lui*) Co to jest « autocar » ?

PASCAL : (*Mimant*) Qu'est-ce que c'est qu'un « autocar » ? (*Dessinant dans la neige avec son pied et ses mains*)

AGNIESZKA : (*Réalisant*) Ach! Pan chce jechac autobusem !!!

PASCAL : (*Soulagé*) C'est ça... Autobusem !

AGNIESZKA : Tak. Pan chce jechac autobusem. Ale gdzie Pan chce jechac autobusem ? (*Voix off et expliquant gestuellement*) Où voulè-vous allè, avec autobus ?

PASCAL : Nach Paris !!! (*Pour lui*) En fait, on va à Varsovie ; mais ne compliquons pas les choses !

AGNIESZKA : (*Résumant*) Ach ! Pan jest zgubionym, Francuskim turysta i chce jechac do Paryza ?

PASCAL : C'est ça... (*Acquiesçant*) Tak... Ouf ! Elle a compris. (*Voix off*) C'est vrai qu'elles sont jolies les Polonaises !

AGNIESZKA : (*Résumant – Voix off*) Moi complendle lüi.. Lüi, pas tlouvè autobus poul Paryz.
Moi plendle dècision lapide. Moi emmenè lüi à Gale loutière.
(*A lui*) Idziemy ! Ide na dworzec autobusowy w Wieluniu.

PASCAL : Qu'est-ce que vous avez dit ?

AGNIESZKA : ... ?

PASCAL : (*Mimant*) Wiederholen Si mir bitte !

AGNIESZKA : Dworzec autobusowy PKS w Wieluniu ?

PASCAL : C'est ça. PKS w Wieluniu. C'est ce qui était marqué sur la façade de la gare routière! Je ne m'en étais plus rappelé ! Ouf ! Elle a compris... (*Pour lui*)
Finalement, le polonais, ce n'est pas si difficile que ça !

AGNIESZKA : Idziemy ! (*Voix off*) Vous suivle moi....

(*Partant, puis s'arrêtant*)

PASCAL : Moi, Pascal.

AGNIESZKA : Ja, Agnieska. Wchodzie! (*Voix off*) Vous montè!

(*-Tous les deux se dirigeant vers les coulisses côté cour.*)

(*-Ils montent à bord du traîneau... Coup de fouet...*)

(*-On entend la voix de la jeune fille : « Wie, Gnady ! Wie... ! » Hennisement du cheval*)

(*-Départ... Le cheval s'ébranlant... bruit de grelots*)

NOIR

TABLEAU 3 : Récit du retour à Stara Wies sous la neige

(-Retour au bungalow

-Le couple est âgé)

AGNIESZKA : Finalement, quand nous sommes arrivés à la gare routière, ton car n'était plus là.

PASCAL : On avait demandé au chauffeur d'aller se garer ailleurs. On lui avait fait comprendre que la gare n'accueillait que les bus qui assuraient le service des lignes intérieures. Pas les cars de tourisme.

AGNIESZKA : Nous nous sommes alors renseignés auprès des agents pour savoir ce qu'il était devenu L'un d'entre eux nous a dit qu'il était Plas Legionow.

PASCAL : Nous nous sommes rendus à l'endroit indiqué. Toujours pas de cars !
La patronne du restaurant, qui donne sur la place, nous a expliqué qu'elle avait effectivement vu un car de touristes français s'y arrêter. Mais elle a ajouté qu'un milicien a demandé au chauffeur de le déplacer, car il gênait la circulation.

AGNIESZKA : Il faut bien reconnaître qu'avec toute la neige qui était tombée, ce n'était pas l'idéal pour stationner. Déjà qu'en temps normal, à cet endroit-là, il y a toujours du trafic.

PASCAL : Bref, nous étions incapables de savoir où étaient passés nos touristes....
Ce jour-là, je n'en menais pas large... J'étais seul. Perdu au beau milieu d'un pays inconnu... D'un pays dont je ne connaissais même pas la langue.
Heureusement que tu étais là !

AGNIESZKA : Il commençait à faire nuit. La neige tombait drue. Je t'ai proposé de te conduire à Stara Wies, à la ferme de mes parents.

PASCAL : Je n'ai pas trop compris pourquoi tu ne m'as pas emmené à ton appartement ?
Puisque tu avais une chambre en ville ?

AGNIESZKA : Et ma réputation, alors ? Qu'en fais-tu... ? Inviter un petit Français ? Dans ma chambre de jeune fille ? Qu'aurait pensé ma logeuse ?
En plus, tu me voyais laisser mon cheval dans la rue, tout seul, sous la neige ?
Déjà que mon père avait hésité à me le prêter !
« *Je te le confie, m'avait-il dit, à condition que tu rentres avant la nuit* ».

PASCAL : C'était raté.

AGNIESZKA : C'était raté... « *D'autant plus, qu'on attend de la neige en soirée,* » avait-il ajouté. *J'ai mes douleurs qui me reprennent* »...

Autrefois, en ferrant un cheval, il avait reçu un coup de sabot qui l'avait fait boiter pendant des années. Depuis, son genou était devenu, pour lui, un véritable baromètre.

PASCAL : Je confirme. Ce soir-là, en quittant Wielun, on a eu droit à une véritable tempête de neige... On allait au pas. Je me demandais comment tu faisais pour lire ta route.

AGNIESZKA : Je connais trop mes bois, mes taillis, mes fourrés pour m'égarer.

PASCAL : Ce n'est pas facile, car, chez vous, c'est la plaine. L'immense plaine de la Warta... Et avec la neige, en plus, qui avait limé les paysages !

AGNIESZKA : Il y a toujours des indices. Des indices que toi, tu ne pouvais pas connaître : un arbre solitaire, un trou d'eau même recouvert de glace, un repli de terrain, aussi léger soit-il...

Non. Ce que je redoutais, c'est que mon cheval ne puisse plus avancer, avec toute la neige qui était tombée sur une terre gelée et qui en avait déjà pas mal reçue ...

D'autant plus, qu'avant, le cheval avait déjà pas mal galopé...

Je te revois, silencieux, bien calé au fond du traîneau, tout emmitouflé sous ta couverture...

PASCAL : Il n'y avait pas grand' chose à dire... Surtout avec les deux ou trois mots de polonais que j'estropiais !

De toute façon, ce jour-là, je venais déjà de connaître la peur de ma vie en ne retrouvant plus mon car !

Puis, après, il y a eu ce voyage sous la neige, qui n'en finissait plus...

On entendait seulement le collier de grelots de ton cheval et le frou-frou des patins sur la neige... Puis, à un moment donné, après que tu aies quitté la route, pour traverser la forêt, il n'y avait plus que nous... Nous étions seuls. Tout seuls. Perdus au milieu de toute cette blancheur.

AGNIESZKA : Perdus... peut-être pas quand même !

PASCAL : Est-ce que tu te rends compte ? S'il nous était arrivé quelque chose ? A qui aurions-nous pu demander du secours ? (*Rire d'Agnieszka*) Tu peux rire... Tu n'étais pas à la noce non plus !

AGNIESZKA : Moi, je me demandais si mon cheval allait avoir assez de force pour nous ramener à bon port.

Puis, on pouvait être à la merci d'une souche ou d'un fossé... Que le traîneau se retourne et on aurait été dans de beaux draps !

Crois-moi, j'ai été bien soulagée dès que j'ai aperçu les premières maisons de Stara Wies cracher leur fumée Ouf ! Nous étions enfin arrivés !
Tu vois, aujourd'hui encore, ça nous fait des souvenirs à raconter.

(Un temps)

PASCAL : Je t'ai beaucoup admirée cette fois-là.

AGNIESZKA : Vraiment ?

PASCAL : Avec quelle aisance tu conduisais ton cheval ! Et les petits chevaux polonais n'ont rien à voir avec nos bons vieux percherons français !

AGNIESZKA : Flatteur !

PASCAL : Réaliste... Et surtout tu ne peux pas t'imaginer l'effet que tu as fait sur moi lorsque je t'ai vue pour la première fois.

AGNIESZKA : Je t'avais trouvé culotté.

PASCAL : Pourquoi ?

AGNIESZKA : M'accoster comme ça, en pleine rue !

PASCAL : J'étais bien obligé. Personne ne voulait s'arrêter... Remarque, avec le recul, je ne le regrette pas.

AGNIESZKA : C'est pourtant ce que j'ai failli faire... si tu ne m'avais pas barré la route !

PASCAL : Tu n'aurais pas eu le cœur de me laisser... ?

AGNIESZKA : Je me demandais bien ce que tu me voulais.

PASCAL : Tu avais ta chapka blanche. Avec ton teint de porcelaine et tes boucles flottant au vent... tu m'as fait l'effet d'une apparition. Celle d'une bonne fée sortie tout droit du brouillard. Une fée des neiges... Tu étais la grâce incarnée. C'est bien simple, tu m'intimidais tellement que je n'osais pas même pas te regarder en face.

AGNIESZKA : Le coup de foudre.

PASCAL : Oui. Le coup de foudre... Jamais je n'avais vu aussi jolie fille conduire un cheval avec tant de grâce ! Etre seul avec toi valait bien un car perdu.

AGNIESZKA : Heureusement que tu n'as pas deviné ce soir-là, ce que j'éprouvais pour toi.

PASCAL : Tu ne m'aimais pas... ?

AGNIESZKA : Pas trop, non. (*Riant*) Tu me faisais suer. Mais, quand j'ai compris ce qu'il t'arrivait, j'ai ressenti une grande pitié.

PASCAL : (*Déçu*) Je n'ai jamais su faire chavirer le cœur des filles.

AGNIESZKA : Je m'étais mise à ta place. Et je me voyais mal. Seule. Perdue. En plein hiver. En pays étranger. Sans connaître la langue... Ta situation n'était guère enviable.

PASCAL : Mais ma bonne étoile t'avait placée sur mon chemin.

AGNIESZKA : Je ne pouvais tout de même pas te laisser là. Comme un chien.

PASCAL : Merci pour la comparaison.

AGNIESZKA : Mais ne t'y trompe pas. Dans le traîneau, je voyais bien que tu m'observais du coin de l'œil.

PASCAL : Et tu ne m'as rien dit !?

AGNIESZKA : J'avais ma route à surveiller Et surtout mon cheval, qui avait de plus en plus de mal à avancer... Et puis, ce n'est pas tous les jours qu'on ramène un petit Français chez ses parents. Et je me demandais bien, d'ailleurs, comment ils allaient nous recevoir.

PASCAL : Ils m'ont accueilli à bras ouverts. M'offrant le gîte et le couvert. Comme si j'étais un hôte de marque.
Le lendemain, il faisait beau. Tu en as profité pour téléphoner à la milice de Wielun, qui a fini par retrouver mon car à Varsovie. Et surtout l'hôtel où les touristes français étaient descendus.
Joint par téléphone, mon guide m'a fixé un rendez-vous pour le surlendemain, à 11 heures, sur le parking de la Stacja Dabrowa, à Wielun – la gare ferroviaire, cette fois.

AGNIESZKA : Je ne sais pas quelle agence de tourisme tu avais contactée. Mais, la tienne ne me paraissait pas très sérieuse. On n'abandonne pas comme ça, un passager en cours de route ! D'autant plus que tu n'y étais pour rien !

PASCAL : Crois-moi, au retour, je ne lui ai pas fait de la réclame. On m'a même remboursé une partie des prestations que j'avais manquées. Notamment le voyage à Varsovie.

AGNIESZKA : C'était la moindre des choses.

PASCAL : Bref. Il avait été convenu qu'on me récupérerait au retour. Puisqu'il restait encore Czestochowa, Crakow, Wielicka et Zelazowa Wola à visiter.

AGNIESZKA : Dommage que tu n'aies pas vu la capitale.

PASCAL : Je ne l'ai pas regretté puisque j'ai pu passer quelques jours avec toi... Je me rappelle. Le lendemain, tu étais revenue à la maison avec un gros dictionnaire polonais-français que le Directeur d'école t'avait prêté.... Et, comme les routes avaient été déblayées, tu m'as fait visiter Stara Wies de fond en comble... Votre petite église de Sainte Marie-des Neiges, la Ruch avec sa salle où il y avait peut-être le seul téléviseur noir et blanc du village, puis l'épicerie où on vendait le sucre, le sel et la farine au détail. Enfin, nous nous sommes promenés le long du fleuve...

NOIR

TABLEAU 4 : Promenade au bord de la Warta

*(-Promenade au bord du fleuve pour les deux jeunes gens
-Il y a beaucoup de neige mais il fait très beau)*

AGNIESZKA : *(Geste ample du bras)* Warta...

PASCAL : Oui. Warta... *(Pour lui)* Il est beau ce fleuve. Surtout sous la neige. L'eau est verte. Presque transparente. On dirait un bonbon à la menthe.

AGNIESZKA : *(Expliquant)* Potem Warta... Odra. *(Voix off)* Aplès Warta... Oder

PASCAL : L'Oder ? Ca, c'est l'Oder ? *(Pour lui)* Elle se trompe.

AGNIESZKA : *(Comprenant la méprise du jeune homme – Signe de dénégation)* Nie nie nie... *(Confirmant)* To jest Warta. *(Voix off)* Ca êtle Warta. *(Pour elle)* Dècidèment, lé petit' francé pas complendle.
(A lui, tout en mimant) Potem Warta... Daleko... Odra *(Pour elle)* Comment moa expliquer à lüi Warta sè jètè dans Odra ?

PASCAL : Ah ! Capito ! (Mimant) LaWarta se jette dans l'Oder...

AGNIESZKA : (Soulagée) Tak (Un temps bref) Jesli chcesz isc statkiem ... (Voix off)
Si toa vouloar traverser, toa appelè lé passeür.

PASCAL : (Pour lui) Je ne comprends pas ce qu'elle dit.

AGNIESZKA : Nie rozumiesz ? (Voix off) Toa pas complis ?

PASCAL : Nie. (Cherchant dans son dictionnaire) Nic. Rien du tout.

AGNIESZKA : (Sifflant comme un homme entre deux doigts) Tuiitt... (Puis appelant) Hej !
Pan ! (Mimant enfin le passeur arrivant dans sa barque) Pan... !

PASCAL : « Pan » ... ça veut dire « Monsieur ». Ah ! Je comprends. Elle veut que j'appelle
le passeur. Toi vouloir... ? (Mimant)

AGNIESZKA : (Hochant affirmativement la tête) Tak tak tak...

PASCAL : Mais pourquoi elle veut que je passe de l'autre côté ? Surtout par ce froid-là ! Et
ça va me coûter combien, cette affaire-là... ? Wiewiel kostet ? Ah ! A chaque fois que
je veux parler polonais, c'est l'allemand qui me revient. (Mimant) Combien ?

AGNIESZKA : Butelka wodka. (Voix off) Une bouteille de vodka.

PASCAL : Une bouteille de vodka!? C'est cher. Et warum ? Enfin, pourquoi toi vouloir
traverser ?

AGNIESZKA : Dlaczego...? Najblizsza wies to Podkochbiew (Voix off) Village voisin avoil
nom Podkochbiew...

PASCAL : Pourquoi toi vouloir aller Podchobiew?

AGNIESZKA : Odwiedzac rodziny... kuzynki...

PASCAL : Odwiedzac kuzynki..? (Pour lui) Pourquoi est-ce qu'elle veut rendre visite à ses
cousins ?
(La raisonnant) Pas aujourd'hui... (Cherchant dans son dictionnaire) Nie dzisiaj...
Woda za wysoka. L'eau est trop haute.
Elle tient absolument à me faire connaître toute la famille.

AGNIESZKA : (Se justifiant) Trudny... dla... (Faisant le geste de traverser à la nage)

PASCAL : Surtout à la nage... (*L'invitant à répéter*) Mais qu'est-ce que tu as dit... ?

AGNIESZKA : Co... ? Trudny... ?

PASCAL : (*Riant, tout en cherchant dans son dictionnaire*) « Trou de nez » ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça... « trou de nez » ? Ca s'écrit comment... ?

(*Agnieska indiquant le mot, avec son doigt, sur le dictionnaire du jeune homme*)

PASCAL : (*Lisant*) « Trudny »... « difficile »... (*Riant*) Trou de nez...difficile. Ce n'est pas dur à retenir.... « Trou de nez ».... « difficile ». Ca y est ! Je comprends le polonais.

(*Riant tous les deux – Agnieszka, qui ne comprend pas, riant de le voir rire*)

PASCAL : (*Expliquant*) Francuski jezyk... (*Mettant les deux doigts dans son nez*)
« Trudny... » « Le Nez » !

AGNIESZKA : « Nos »... (*Tout en s'esclaffant*) « Trous de nez »... « Lè nè » ?
(*Expliquant*) « Nos », polski jezyk.... « nos », « lè né »... ! (*Riant aux éclats tout en répétant*) « Trudny », « Nos », « lè né »... « Trudny », « Nos », « lè né »...

PASCAL : (*Pour lui*) Comme elle est belle quand elle rit... ! J'aimerais bien l'embrasser...
Est-ce qu'elle accepterait... ? Seulement, voilà... je n'ai jamais embrassé de filles.

AGNIESZKA : Co ty myslisz ? (*Voix off*) A quoi toa pensè ? (*Désignant sa tête tout en dessinant en l'air un point d'interrogation*)

PASCAL : A rien... (*Mentant effrontément*) A rien.... Nic.

AGNIESZKA : (*Pour elle, vexée*) Au moins lui êtle frlanc.... Môsieur êtle avec jolie jeune fille et Môsieur pensè lien.... (*Un temps bref*)
Moa vouloir embrasser lui. Lui êtle mignon pêtit Flancè... Mais pit-être lui pas aimè et donnè claque à moa. Moa faile quoi aplès ? Lui trouver jeune fille polonaise tlop haldie.

PASCAL : (*Avec l'aide de son dictionnaire*) Co ty myslisz ? (*Voix off*) A quoi tu penses ?

AGNIESZKA : (*Rougeur aux joues- Mentant effrontément*) Nic.

PASCAL : (*Déçu*) Au moins elle est franche. Elle est seule avec un garçon et elle ne pense à rien... ! Elle me trouve peut-être moche après tout ?

(*Pour lui*) Quel effet ça fait d'embrasser une fille pour la première fois ? Ca doit faire tout drôle...

(Réaliste) Seulement voilà... Si ça ne lui plaît pas, cette nuit, je la passe avec Gnady, à l'écurie... Sans compter la gifle qu'elle ne va pas manquer de me donner !

Puis demain, ce ne sera pas la peine de compter sur elle pour m'emmener à Wielun prendre le car. Et je ne suis pas prêt de retourner en France.... Tout ça pourquoi ? Pour avoir voulu l'embrasser contre son gré...

AGNIESZKA : Pascal... ?

PASCAL : Oui ?

AGNIESZKA : *(Au bord de l'aveu)* Chcesz... *(Voix off)* Toa voulouar... *(Puis se ravisant)*
Nie... Nic... *(Voix off)* Non... Rien.

PASCAL : Agnieszka... ?

AGNIESZKA : Tak ?

PASCAL : *(Au bord de l'aveu)* Toi vouloir ... *(Se ravisant)* Non... Rien. *(Se morigénant)* C'est tout de même terrible d'être timide à ce point là !

AGNIESZKA : *(Pour elle)* Quoi lui attendle poul embrasser moa ? Francuski pit-être tlop timidité ?

PASCAL : *(Pour lui)* Je donnerais cher pour savoir ce qu'elle pense de moi en ce moment !

AGNIESZKA : *(Pour elle)* Moi donner chël à lui pour savoar lui à quoa pensè...

PASCAL : *(Pour lui)* Après tout, qu'est-ce que j'ai à perdre ? J'en serais quitte pour regagner la France en stop... Allons Pascal, du courage !

AGNIESZKA : *(Pour elle)* Moa croire lüi avoar beaucoup envie. Mais lui beaucoup peur...

PASCAL : Agnieszka... ?

AGNIESZKA : Tak?

PASCAL : *(Après recherche sur son dictionnaire)* Chcesz... *(Voix off)* Tu veux bien...
(Faisant machine arrière) Nie... Nic... *(Voix off)* Non... Rien.

AGNIESKA : Pascal... ?

PASCAL : Oui... ? Tak?

AGNIESZKA : *(Faisant mine de ne pas comprendre)* Co mnie pytasz ... ? *(Voix off)* Què-ce

què tii voeux ?

(Faisant machine arrière) Non... Nic... Rien. *(Pour elle et se morigénant)* Moa aussi beaucoup tlop timidité !

PASCAL : *(Pour lui)* Et dire que je n'aurai jamais une occasion pareille !

AGNIESZKA : *(Pour elle)* Moa pensè êtle tlès agléable emblasser garlçon...Mès luii êtle tellifiè... *(Décidée)* Moa aidè lüi. Moa faire prèmiè pas. *(Ecrivant un mot dans la neige)*

PASCAL : *(Lisant)* Qu'est-ce qu'elle a écrit dans la neige... ? « Kochany »... Qu'est-ce que ça veut dire « Kochany »... ? *(Cherchant dans son dictionnaire)*
« Kochany »... « Kochany »... « Aimé », « chéri »... *(Réalisant)* Ooohh !

(Puis l'enlaçant tendrement...)

NOIR

TABLEAU 5 : Projets matrimoniaux

(-Retour au bungalow où l'on retrouve le couple de sexagénaires)

AGNIESZKA : Tu as aimé ça ?

PASCAL : Et toi ?

AGNIESZKA : Réponds d'abord.

PASCAL : De ma vie, je n'ai connu instant plus beau. Ce fut un long et merveilleux vertige...

J'ai vu le ciel se déchirer, les paysages trembler, les bouleaux s'incliner... La terre se dérober. Je ne tenais plus sur mes jambes. Je suis tombé à genoux dans la neige... Tu m'as accompagné dans ma chute.

Un instant comme celui-là ne s'oublie pas.

AGNIESZKA : Toi aussi, tu as vu la terre tourner... ?

Nous étions seuls. Tout seuls. Au milieu d'un grand désert blanc. Et notre isolement suffisait à le remplir.

PASCAL : Plus rien ne comptait. Tout pouvait s'écrouler... Oublié le car pour la France.

Effacés mes soucis. Balayées mes angoisses... J'étais avec toi. Je n'avais besoin de rien d'autre... Tu m'étais fragile comme une figure de cristal. Un biscuit de Sèvres et de porcelaine. J'avais peur de te casser.

Mais ce qui était curieux, c'est que j'avais l'impression de t'avoir toujours connue. Un peu comme si j'étais venu chercher en Pologne celle que j'aurais autrefois rencontrée dans une vie antérieure. Et avec laquelle j'aurais longtemps vécue.

AGNIESZKA : Le destin nous avait donné rendez-vous, un soir de neige, dans les rues de Wielun. Et nous ne le savions pas.

Mais cette chance, je ne voulais pas la laisser passer. Nous avons échangé nos adresses. Nous promettant de nous écrire. Jurant de nous revoir. En France, cette fois... Si on m'autorisait à quitter le pays. Ce qui n'était pas gagné d'avance.

PASCAL : J'ai remercié tes parents. Ta mère m'a supplié de rester. Elle m'a dit qu'elle s'était tellement habituée à moi que j'allais laisser un grand vide Elle pleurait la pauvre femme. Elle pleurait : « *Reste ! Ty nie dobrze sie czujesz tutaj ? Tu n'es pas bien ici ?* »

Bien sûr que j'étais bien avec vous. Mais qu'aurais-je fait en Pologne ? Moi, un instituteur français, qui ne connaissais pas la langue du pays ? On n'aurait pas voulu de moi dans vos écoles. Alors, comment aurais-je fait pour gagner ma vie ? Notre vie... ? Il valait mieux que tu viennes habiter en France...

AGNIESZKA : Je t'ai accompagné pour prendre ton car.

PASCAL : Ton père avait attelé Gnady. C'est lui qui conduisait. Il avait insisté pour venir avec nous.

Je suis arrivé chez vous avec un dictionnaire et un appareil-photos- ma valise étant restée dans le car - quand je vous ai quittés, j'avais les bras chargés de cadeaux. Je me demandais même comment j'allais faire pour traverser la frontière. Surtout qu'à l'époque, il y avait encore l'Allemagne de l'Est, qui n'était « démocratique » que de nom.

AGNIESZKA : Si tu savais combien j'ai prié pour que ton car ne soit pas au rendez-vous ! Hélas ! Il était là. Et bien là. Blanc comme un oiseau. Avec deux grandes bandes rouges sur les côtés. On aurait dit des ailes. Pour s'envoler !

PASCAL : « *Le retour de l'enfant prodigue !* » s'était écrit mon guide.

AGNIESZKA : Il est culotté : « *Le retour de l'enfant prodigue !* » C'est plutôt « le retour du car prodigue », oui !

PASCAL : Il s'est confondu en excuses. Pour m'avoir laissé à Wielun. « *Les miliciens se sont*

mis devant le car et il a bien fallu les suivre » qu'il m'a expliqué. Paraît-il qu'ils n'ont rien voulu savoir. Ils se moquaient pas mal qu'un passager soit resté en rade. Ils n'en avaient rien à faire.

AGNIESZKA : Tu crois ça ?

PASCAL : C'est ce que m'a confirmé le chauffeur. Tu sais la milice communiste, c'est un peu comme l'armée française : « *Veux pas l'savoir !* »
Il n'empêche que j'ai protesté pour la forme. Car, sans ce contretemps, nous ne nous serions jamais trouvés.

AGNIESZKA : Nous nous sommes embrassés. Tu as pris une dernière photo. J'ai vu une larme rouler sur les joues de mon père. C'est comme ça que j'ai su qu'il t'aimait bien. Mais, c'était son habitude. Il parlait peu.

PASCAL : Le pauvre ! Il ne se doutait pas de ce que nous étions en train de mijoter derrière son dos... Ta mère non plus, qui était restée à la ferme.

AGNIESZKA : Puis tu es monté dans le car. Je me souviens. Les touristes me faisaient de grands signes d'amitié... Et vous êtes partis...

PASCAL : Je me rappelle d'une toute petite main aux gants rouges. Combien elle m'était chère cette petite main qui me disait au revoir ! J'ai vu ensuite ta silhouette devenir petite, petite, si petite...
Puis, dans un virage, ton image a disparu.

(Versant de nouveau de la tisane dans la tasse vide de son mari)

AGNIESZKA : Il ne me restait plus que les souvenirs... Heureusement qu'à ton retour, tu m'avais envoyé les photos que tu avais fait développer. Mais il ne fallait pas être pressé. Une lettre mettait alors entre trois et quatre semaines avant d'arriver. Quand elle n'arrivait pas, complètement déchirée par la censure.

PASCAL : Mais, partout, je te voyais. Ton image m'a accompagné tout au long du voyage. Que ce soit à Czestorowa, à Cracovie, à Zakopane ou même à Wieliczka, tu étais à mes côtés...

Enfin, nous sommes rentrés en France... Je n'ai pas eu de problème à la frontière, avec vos cadeaux...

Roman, un ami polonais de mon village, a bien voulu traduire nos lettres. Par la suite, j'ai entrepris des démarches pour te faire venir en France. Ce qui n'était pas simple, avec le régime.

Je me suis renseigné auprès du Consulat de Pologne à Paris. On a commencé par me faire remplir un formulaire d'invitation, Puis je t'ai adressé deux billets de train. Il fallait bien donner le change aux autorités et leur faire croire à un possible retour.

AGNIESZKA : J'ai déposé une demande de passeport et une demande de visa... Mais, ce n'était pas gagné d'avance. D'habitude, ce sont les familles en France qui invitent leurs proches. Or, tu n'étais encore rien pour moi, au regard des lois de mon pays... C'est ce que m'a fait remarquer un fonctionnaire, qui voulait savoir où, quand, comment nous nous étions connus.

J'ai dû tout raconter.

Et, par un hasard, que je ne m'explique pas encore aujourd'hui, finalement, on m'a laissé partir. Et c'est après plus de 16 heures de voyage que je mettais pour la première fois les pieds en France. A la gare de Bar-le-Duc.

J'étais exténuée !

PASCAL : Mes amis polonais avaient tenu à m'accompagner. Irena, la femme de Roman t'a accueillie avec des œillets. Paraît-il que c'est la coutume. Elle était si heureuse de voir une compatriote qu'elle s'est proposée de t'héberger, jusqu'à notre mariage. « Witam do mnie ! » qu'elle m'avait dit. « Plus convenable venil chë moa. Vous pas encore marië. »

AGNIESZKA : Elle avait tout combiné avec son mari depuis longtemps, puisqu'elle me l'avait proposé dans ses lettres.

En plus, comme tu n'étais qu'instituteur remplaçant, d'une année sur l'autre, tu ne savais jamais où tu allais être nommé. Or, tu n'avais pas toujours de logements de fonction à ta disposition.

PASCAL : Je n'ai pas osé le lui dire, mais ils nous retiraient une belle épine du pied. Et ils ont eu de la constance, car tu es quand même restée quatre mois chez eux.

AGNIESZKA : Avec eux, j'avais l'impression d'être encore dans mon pays.

PASCAL : Il faut dire qu'elle avait fait la même chose avant toi... Par contre, elle avait été invitée à venir en France par une de ses tantes, qui habitait Nogent. C'est là que Roman l'a connue. Après, ils se sont mariés et elle n'est plus jamais retournée en Pologne.

AGNIESZKA : Au bout de deux mois, des gendarmes sont venus chez Roman. Je me demandais bien ce qu'ils voulaient. J'ai eu très peur.

PASCAL : Ils voulaient savoir si tu souhaitais prolonger ton visa... Car tu vivais en France, sans papiers.

AGNIESZKA : Je les ai trouvés plus souriants que nos miliciens. Puis, quand ils ont accepté de trinquer avec la vodka de Roman, j'ai été plus rassurée.

PASCAL : Bref, tu es restée chez Roman et Irena... Je leur réglais ta nourriture. Sauf le

premier mois. « Present » ! m'avait dit encore Irena en roulant les « R ». Moa faire cadeau à toa poul maliage. Elle, vacances chez moa. »

AGNIESZKA : C'est vrai qu'elle a fait beaucoup pour mon intégration.

PASCAL : Si on veut. Parce que tous les trois, vous ne parliez qu'en polonais.

AGNIESZKA : Ca lui faisait du bien. Ca lui rappelait son pays.

PASCAL : Par la suite, pour notre mariage, il nous en fallu des papiers avant de publier les bans. Extraits d'acte de naissance, extraits de livret de famille, certificat de coutume, à réclamer à l'administration du voïvode dont dépendait ton village... Ca n'en finissait pas. Heureusement qu'on avait un traducteur juré à Bar-sur-Seine ! Sans compter la préparation au mariage, auprès d'un prêtre polonais, à l'église Saint Pantaléon !

A un moment donné, j'ai cru qu'on ne serait jamais prêt pour les noces, dont la date avait été fixée au 30 Novembre.

AGNIESZKA : Et ce jour-là, tu étais malade...

PASCAL : ... Toujours moi. Et rien que dans les grandes occasions !
Le matin même, l'infirmière était venue me faire une piqûre.

AGNIESZKA : Je venais de comprendre que j'épousais quelqu'un qui n'était guère résistant.

PASCAL : Au fait... Sais-tu que tu as failli te retrouver toute seule devant le Maire ?

AGNIESZKA : Je sais. Tu étais malade.

PASCAL : Pas seulement... Comme tout le monde s'était disputé le privilège de prendre la mariée à bord de son auto, on a pensé à toi. Mais pas à moi.... Je vous ai tous vus filer vers la Mairie. Et tout le monde m'avait oublié ! Personne n'avait pensé à emmener le futur marié !

J'étais resté seul, sur le trottoir. Or, la Mairie n'était pas tout près.

Heureusement qu'un ancien camarade d'école passait par là... !

« Qu'est-ce que tu fais Pascal ? Dans ton beau costume du dimanche ? Tout seul. Sur ton trottoir ?

- Je devais aller me marier. Mais on m'a laissé en plan. »

Ca l'a fait rire.

« Monte, qu'il me fait. Monte ! Je t'emmène ! »

C'est ainsi que je suis parti me marier !

AGNIESZKA : Il t'en arrive de drôles ! Tu aurais pu l'inviter pour le vin d'honneur.

PASCAL : C'est ce que j'ai fait.... « *T'as vu dans l'état que je suis ?* » qu'il m'a répondu.
Il était en bleu de travail. Tout taché de peinture et de colle à placo. Avec de la
poussière plein les cheveux. Il m'a expliqué qu'il était en train de refaire les plafonds
du voisin. Et qu'il avait oublié sa ponceuse chez lui. C'est comme ça qu'il m'a vu.

AGNIESZKA : Le pauvre... ! Enfin, nous avons eu deux filles : Aline et Maud...

PASCAL :... qui sont restées dans les jupes de leur mère jusqu'à l'âge de trois ans, au moins.

AGNIESZKA : Toi, tu préférerais aller amuser les enfants des autres ! Tu étais toujours parti !
Quand ce n'était pas à l'école – mais c'était ton métier – tu faisais le bête sur la piste
d'un cirque. Quand tu n'étais pas à passer des heures entières devant ton ordinateur à
écrire des sketches.
Moi, pendant ce temps-là, je gardais la maison.

PASCAL : Ce que tu oublies de dire, c'est qu'après, c'est moi qui les ai toujours eues dans
les jambes.
Qu'est-ce que j'ai pu les suivre, dans leurs activités ! A l'école. Pendant leurs loisirs...
A la musique pour l'une. Au théâtre pour l'autre... J'étais toujours sur les routes.

AGNIESZKA : Ca ne te déplaisait pas. Bien au contraire. Surtout que les filles aimaient
bien venir applaudir leur petit papa !

PASCAL : Jalouse !

NOIR

TABLEAU 6: Loisirs des enfants – Loisir du père

*(En même temps sur scène : Aline et Maud... Au milieu, leur père, déguisé en clown
-Maud est à son cours de guitare. Elle a dix ans.
-Aline répète « Andromaque », avec son professeur. Elle a douze ans.
-Pascal est en pleine représentation. Il porte un nez de clown, une redingote à
carreaux jaunes et noirs, à gros boutons, des chaussures démesurément longues et un
nez de clown.)*

*(-LUMIERE sur Maud
-NOIR sur Aline et le clown Pascal)*

(Maud jouant – Musique : « L'Oriental » de Granados)

LE PROFESSEUR DE GUITARE: (*Voix off*) Quelle idée de vouloir « coller » des nuances sur l'entrée ? Pas besoin ! D'autant plus que ce sont ces notes- là qui vont accompagner le chant, tout au long du morceau.

Il faut qu'elles soient plus solides. Sinon comment veux-tu que le chant puisse s'appuyer dessus ?

D'autre part, si tu mets des nuances sur ce motif-là, comment veux-tu en ajouter au chant ? Nuances sur nuances... Ca fait pâteux. Recommence...

(Maud s'exécutant)

LE PROFESSEUR DE GUITARE : (*Voix off*) C'est beaucoup mieux... Maintenant, je te rappelle qu'on est en Espagne. Il y fait chaud. Les rues sont désertes. C'est l'heure de la sieste. Tu es allongée sous la pergola. Un rayon de soleil filtre à travers les feuilles. Il te caresse le visage. Tu es bien. Et tu rêves... (*Chantant le motif principal*) La la la... la la la... la la la ...laaaa la... la la la la la la... A chaque note que tu joues, tu dois te dire : « Il fait chaud. Je suis bien. Je rêve »...

Reprends !

(Maud s'exécutant)

LE PROFESSEUR DE GUITARE: (*Voix off*) Rejoue-voir ce passage-là !

LE PROFESSEUR DE GUITARE : (*Voix off*) Non... Plus loin...

(Maud s'exécutant)

LE PROFESSEUR DE GUITARE : (*Voix off*) Recommence...

(Maud s'exécutant)

LE PROFESSEUR DE GUITARE : (*Voix off*) Etire tes notes. Etire-les. Suspends la dernière note, à la fin du motif... Pourtant, il y a quelque chose qui ne va pas. Mais je ne vois pas quoi. Reprends !

(Maud s'exécutant)

LE PROFESSEUR DE GUITARE : (*Voix off*) Je me disais aussi... Il y a un problème de doigtés. Fais voir ta partition !

(Maud s'exécutant)

NOIR

(-LUMIERE sur Pascal jeune

-Il est habillé en clown

-Il marche sur la scène... Par terre, devant lui, un colis qu'il ne voit pas... Il le heurte... Manque de tomber... Se rattrape... - Rire off du jeune public...

-Il revient en arrière... Veut repasser par-dessus le colis... qu'il heurte à nouveau... Il trébuche... Rétablit son équilibre... Veut prendre le fameux colis...)

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* NOOON !!!

(-Le clown Pascal sursautant... Tremblant de peur... Puis se grattant une oreille pour signifier à l'Employée qu'il n'est pas sourd... Regards prudents alentour... Personne... ! Se grattant le sommet du crâne cette fois... Un doigt sur les lèvres, pour signifier aux enfants de ne pas le trahir en faisant du bruit, il repasse par-dessus le colis... Le heurte... Trébuche... Se rattrape in extremis... Rire off du jeune public...

- Doigt sur les lèvres pour imposer le silence... Nouveau regard autour de lui, pour voir si l'Employée l'observe...

-Nouvelle tentative pour reprendre le colis...)

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* NOOON !!!

(Le clown Pascal sursautant de nouveau... Se grattant l'oreille... Tremblant de peur... Regards prudents alentour... Faisant mine de voir l'Employée...)

LE CLOWN PASCAL : M'enfin, madame l'Employée des Postes ! Pourquoi vounez-vous le pas... Pourquoi ne voulez-vous pas me remettre ce colis ? Je sais. L'adresse est au nom de mon mari... *(Rire off du jeune public)* Euh... ! de ma femme. Et alors... ? Elle ne peut pas venir. Elle est au « coupe-douilles »... Euh... Au « coiffe-tiffes ». C'est elle qui m'envoie.

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* J'AI DIT NON !

LE CLOWN PASCAL : Vous n'êtes pas raisonnable. Tenez, j'ai ma carte d'identité... *(Rire off du jeune public)*

(Le clown Pascal fouillant dans la poche revolver de son vaste pantalon - en ayant fait effectuer au préalable, un bon quart de tour au dit pantalon, de manière à ce que la poche se trouve pratiquement devant lui...)

-Rire off des jeunes spectateurs

- Il en sort une carte d'identité pliée comme une carte routière...) La voici... !

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* ET ALORS !!!

LE CLOWN PASCAL : *(Tremblant, tout en se grattant l'oreille)* Et alors... alors- alors...

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* J'Y PEUX RIEN SI LE COLIS, IL EST AU NOM DE VOTRE FEMME !

LE CLOWN PASCAL : Pourtant... Sur ma carte d'identité, c'est bien marqué que je suis sa femme et qu'elle est mon mari ! *(Rire off des enfants)*

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* JUSTEMENT !

LE CLOWN PASCAL : En plus, vous la connaissez ! Elle vient à la Poste, de temps en temps, pour acheter des timbres. Même qu'une fois, elle se les était collés sur la figure. Elle était complètement timbrée. *(Rire off du jeune public)* Le facteur l'avait fourguée dans sa camionnette. *(Le clown riant de ses sottises)* Il avait cru que c'était un paquet à livrer.

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* RAISON DE PLUS !

LE CLOWN PASCAL : *(Tout en repliant sa carte d'identité en accordéon)* Enfin quoi ! Ce n'est pas parce qu'elle est moche et mal foutue qu'il ne faut pas me remettre son colis ! *(S'adressant aux jeunes spectateurs)* C'est vrai. Ma femme, elle est si mal bâtie que son miroir n'accepte plus de la réfléchir *(Rire off du jeune public)* Mais vous allez voir quand elle va sortir du « toilettage » ! *(Riant d'avance)* Le monstre nouveau est arrivé ! *(Rire off des jeunes spectateurs)* *(Décidé)* Bref... C'est elle qui m'envoie.

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* LAISSEZ-MOI TRANQUILLE ! J'AI DU TRAVAIL !

LE CLOWN PASCAL : *(Se gondolant)* Elle en a de bonnes ! Je viens juste chercher le colis de mon mari... *(Donnant des coups de pied au colis, pour le rapprocher de la sortie)* Et Madame la Releveuse, elle ne veut pas me le donner ! *(Faisant mine de pleurer sous les rires off des jeunes enfants)*

(LUMIERE SUR MAUD, qui ne peut pas s'empêcher de rire)

LE PROFESSEUR DE GUITARE : *(Voix off)* Ce sont les « Danses espagnoles » qui vous font rire à ce point-là ?

MAUD : Non, m'sieur !

LE PROFESSEUR DE GUITARE : *(Voix off)* Je ne savais pas Granados si hilarant !

MAUD : *(Expliquant entre deux rires)* M'sieur ! C'est mon père... I' m' fait rire.

LE PROFESSEUR DE GUITARE : *(Voix off)* Votre père ? Où ça ?

MAUD : A côté.

LE PROFESSEUR DE GUITARE : *(Voix off)* C'est votre père ça ?

(Pendant l'intervention du professeur de guitare, le clown Pascal a poursuivi son numéro... tout en mime...)

LE CLOWN PASCAL : *(Tordant son mouchoir trempé)* Vous n'êtes pas gentille madame l'Employée. Parce que vous êtes malade... Et si vous êtes malade, c'est parce que vous n'êtes pas bien. *(Rire off des enfants – pendant que redoublent les pleurs du clown)* Il faut aller vous coucher... *(Tout en repoussant le colis du pied...)*

LE PROFESSEUR DE GUITARE : *(L'ayant aperçu - Voix off)* Quelle catastrophe ... ! Il va s'arrêter, oui... !? Vous n'avez qu'à lui tourner le dos.

(Maud déplaçant son pupitre)

*(NOIR SUR MAUD ET SUR LE CLOWN
LUMIERE SUR ALINE)*

ALINE : *(Répétant la tirade d'Hermione)*

« Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
Errante et sans dessein je cours dans ce palais.
Ah ! Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ?
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée... ! »

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Voix off)* As-tu noté tous ces points d'interrogations ? Et toute cette abondance de points d'exclamations ? La tirade en est saturée. Et pourquoi à ton avis ? Pourquoi... ?
Pour traduire l'état émotionnel d'Hermione. Dès le début du 5^{ème} acte, elle est partagée entre deux passions qui la dévorent : l'amour et la haine.
Reprends ! Mais en faisant ressortir davantage l'instabilité de son caractère.

ALINE : « Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore... ? »

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Voix off)* Voilà ! Tu y es !

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Voix off)* et **ALINE** :
« Errante et sans dessein je cours dans ce palais... »

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Seul -Voix off)*

...Ah ! Ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais ? »

La grandeur de la fille d'Hélène, c'est qu'elle est amoral. Elle est ni complètement fière, ni complètement amoureuse. Son langage n'est que violence. Violence à laquelle elle finit par succomber. C'est ce qui constitue toute l'originalité racinienne.

Reprends !

NOIR

(LUMIERE SUR LE CLOWN PASCAL)

LE CLOWN PASCAL : Vous la voyez souvent venir à la poste. On la reconnaît facilement.

Dernièrement, elle s'est achetée un petit ensemble potiron. *(Riant par avance)* La forme ne lui suffisait pas qu'elle voulait aussi en avoir la couleur. *(Rire off du jeune public)*

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* QU'EST-CE QUE CA PEUT ME FAIRE ?

LE CLOWN PASCAL : Ce que ça peut vous faire ? *(Riant par avance)* C'est qu'elle est à croquer é é é é... *(Rire des jeunes spectateurs)*

Surtout, n'allez pas me la manger. C'est que je vous connais moi, maintenant...

(Riant tout seul) Vous n'en feriez qu'une bouchée... ééé éé éé ! *(Rire du jeune public)*

NOIR

(LUMIERE SUR ALINE SIMULTANEMENT)

ALINE : « Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui !

Je tremble au seul penser du coup qui le menace... ! »

(Pouffant de rire)

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Voix off)* C'est Hermione qui vous fait rire à ce point ?

ALINE : Non, m'sieur.

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Voix off)* La poésie de Racine et son esthétique tragique vous laisserait-elle de marbre ?

ALINE : Non, m'sieur. Elle ne me laisse pas de marbre.

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Voix off)* Alors ? Dites-moi ce qui vous amuse autant. Que je puisse profiter pleinement de votre hilarité.

ALINE : C'est mon père m'sieur.

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Voix off)* Votre père ?

(LUMIERE SUR LE CLOWN PASCAL)

LE CLOWN PASCAL : Vous savez ce que je lui ai dit, moi, à mon mari... ? Euh... à ma femme ? Je lui ai dit comme ça... *(Se gondolant au préalable)* J'aime pas le potiron. Je préfère le melon. C'est plus petit. Et les pépins sont moins gros. Parce qu'avec elle, j'en ai eu des pépins... Oh la la ! Le plus gros, c'est quand je me suis marié avec elle. *(Repoussant le colis du pied - Rire du jeune public)*

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : *(Voix off)* Pauvre Racine ! Tournez-vous de l'autre côté. Plus vous le regarderez, plus il fera son intéressant... *(Aline s'exécutant)* Poursuivez ! Où en étions-nous déjà ?

(Derrière son dos, le clown Pascal continue son numéro... tout en mime)

ALINE : « Je tremble au seul penser du coup qui le menace !
Et prête à le venger, je lui fais déjà grâce... ! »

(LUMIERE SUR MAUD)

-Les trois personnages sont éclairés à présent)

(Aline et Maud poursuivant leur cours respectif... mais tout en mime)

LE CLOWN PASCAL : Je lui avais pourtant dit, à ma femme...

Madame la Minable des Pistes... Madame la Ministre des Postes ne voudra jamais me le donner, ton colis... *(Repoussant toujours le colis du pied)* Il faut y aller toi-même. Elle n'a pas voulu m'écouter... *(Soudain désignant le plafond)* Oh ! Vous avez vu, là-haut ?

L'EMPLOYEE DE LA POSTE : *(Voix off)* Quoi ? Quoi donc ?

(-Au moment où le clown se baisse pour prendre le colis, son nez rouge tombe, sans qu'il s'en rende compte

-Regagnant la sortie en marchant comme sur des œufs...)

ALINE :} Papa !

MAUD :} Papa !

LE PROFESSEUR DE GUITARE : (*Voix off*) }
} Mademoiselle !!!

LE PROFESSEUR D'ART DRAMATIQUE : (*Voix off*)}

LE CLOWN PASCAL : Qu'est-ce qu'il y a les enfants ?

MAUD : Tu as perdu ton nez !

(-Aline le ramassant – le tendant à Maud, qui veut le remettre à son père)

LE CLOWN PASCAL : Mon nez ? J'ai perdu mon nez !? (*Se tâtant*) Non, mesdemoiselles. Vous faites erreur. Il est toujours là. Au milieu de ma figure... Heureusement d'ailleurs que pour récupérer mon paquet, je n'ai pas manqué de nez. On peut même dire que j'ai eu le nez creux !

(Rire off du jeune public)

MAUD : (*Qui ne comprend pas*) Ton faux-nez...

ALINE : (*Expliquant*) Ton nez rouge...

LE CLOWN PASCAL : Ah celui-là ? Celui qui fait rire les enfants. Donnez-le à l'Employée des Postes. Elle en a bien besoin. Pour amuser ses clients !

(-Le Clown Pascal s'emparant d'un bandonéon caché dans ses poches joue un final de cirque...)

Derrière lui, Aline et Maud le suivent à la queue leu leu

-Aline tenant religieusement le colis, que lui a confié son père...

- Le jeune public en off, martelant la musique avec les mains...

-Les trois personnages saluant au milieu de la scène...)

NOIR

TABLEAU 7 : A bâtons rompus

(Retour au bungalow avec le couple de sexagénaires)

AGNIESZKA : Finalement, tu as passé ta vie à t’amuser.

PASCAL : Presque... Tu m’en as toujours voulu un peu.

AGNIESZKA : Quand je t’ai rencontré pour la première fois, dans les rues de Wielun, je ne pensais pas que j’allais devenir la femme d’un clown.

PASCAL : Je t’en avais déjà parlé avant.

AGNIESZKA : Sans doute. Mais je ne savais pas que tu allais en faire une institution...

PASCAL : *(Corrigeant)*... une « institution »...

AGNIESZKA : ... C’est pareil... J’aurais dû me méfier. Ma mère avait raison quand elle disait que tu étais un « komiczny »

PASCAL : C’était la première à en rire... Elle t’avait même demandé si tous les Français étaient aussi rigolos.

AGNIESZKA : Et je lui ai répondu que « rigolo », tu ne l’étais pas tous les jours.

PASCAL : A chacun sa passion. Pour toi, c’est le jardinage.

AGNIESZKA : Je ne voulais pas laisser en friches le jardin que t’avaient laissé tes parents.

PASCAL : C’était un faux-prétexte. Tu as toujours aimé remuer la terre. La preuve en est, même ici, devant le bungalow, tu as trouvé le moyen de planter des fleurs.

AGNIESZKA : C’est un reproche... ? De toute façon, j’ai toujours aimé les fleurs. Ça rend ta maison plus souriante.

PASCAL : Des fleurs et des légumes.

AGNIESZKA : Pour les légumes, c’est autant de moins à acheter.

PASCAL : Sauf que tout le monde te le dira : un potager, ce n’est pas rentable.

AGNIESZKA : Peut-être, mais au moins tu sais ce que tu manges. Tu n’aimes pas avoir des

produits frais sur ta table ?

PASCAL : Le problème n'est pas là. Tu m'as souvent repris parce que tu estimais que le temps passé sur les planches, c'était du temps de perdu.

AGNIESZKA : Veux-tu me dire ce que ça t'a rapporté ?

PASCAL : De la joie. Comme toi avec tes fleurs... Si tu savais le plaisir que j'avais à voir rire les enfants.

AGNIESZKA : Et alors ? Qu'est-ce qu'il t'en reste ?

PASCAL : Une foule d'heureux souvenirs. Et, sans moi, nos filles ne seraient sans doute pas ce qu'elles sont devenues aujourd'hui.

AGNIESZKA : Elles auraient fait autre chose.

PASCAL : Quoi ? L'école d'horticulture ?

AGNIESZKA : Allons ne parlons pas de sujets qui fâchent. Mais entre nous soit dit, il n'y a que Maud qui a réussi à s'imposer dans la musique. Aline a eu plus de mal.

PASCAL : Je l'avais prévenue. Il est plus difficile de devenir comédienne. Surtout sans piston.

AGNIESZKA : Estime-toi heureux d'avoir été instituteur, sinon tu aurais été si pauvre que, pour manger, tu aurais léché les murs.

PASCAL : Et si je ne l'avais pas été, m'aurais-tu suivi quand même ?

AGNIESZKA : J'aurais eu du mal à dormir sous les ponts. Surtout avec mes rhumatismes.

PASCAL : Hé bien moi, quoi que tu fasses, je t'aurais suivi quand même.

AGNIESZKA : Toi... ? Tu es toujours malade !

(Un temps bref)

PASCAL : Est-ce que tu te rappelles quand ta mère est venue en France ?

AGNIESZKA : Elle voulait voir comment sa fille était campée ... Elle avait entendu tant de propos contradictoires sur votre pays !

« *Capitalisme pervers* » et « *Manque de liberté* » ! pour les uns... « *Vie dorée* » ! » et « *Argent facile* » pour les autres... Elle ne savait pas sur quel pied dansé.

PASCAL : Vos bolchéviques auraient mieux fait de balayer devant leurs portes. Quelle hypocrisie ! Ils ne voyaient donc pas que leur pays était occupé par Moscou... ? Solidarnosc muselé par Jaruzelski. L'assassinat de Popieluzko. L'état de siège. C'est de la pure fiction !?

Sans compter tous les trains qui entraient chez vous à vide et qui repartaient dans l'autre sens, saturés de victuailles pour nourrir le ventre du grand frère russe qui criait famine !

Staline, Kroutchev et Brejnev vous ont pillés ! Et en toute impunité !

AGNIESZKA : Tu en as fini avec ta politique ?

PASCAL : Je ne fais pas de politique. Je fais de l'histoire...

Bref, voilà que ta mère décide d'aller voir ce qui se passe derrière la frontière.

AGNIESZKA : Ce qui l'avait décidé aussi, c'est qu'une de ses voisines lui avait dit que la France manquait tellement de tout, que ses habitants étaient obligés de manger des grenouilles et des escargots ! Ce qui est particulièrement dégoûtant ! D'ailleurs, comment pouvez-vous avaler des horreurs pareilles !

Justement, à ce sujet, il y avait autrefois, derrière le fleuve, un homme plus ou moins marginal qu'on appelait « Le Français », parce qu'il se nourrissait de grenouilles. Je l'ai vu faire. C'était une attraction à lui tout seul... Il prenait une grenouille vivante, il la mettait dans sa bouche et il la croquait tout cru, en se frottant le ventre avec gourmandise. On entendait craquer le cartilage de la pauvre bête et en même temps on pouvait voir la bave qui coulait et les pattes de l'animal s'agiter convulsivement sur ses lèvres.

Matko Boska ! C'était répugnant. Alors, comme ma mère, nous, on avait toujours cru que les Français mangeaient les grenouilles vivantes. Tu comprends pourquoi ma mère avait des craintes. Elle a pensé que vous deviez être bien malheureux pour en arriver à cette extrémité ! C'est pour ça qu'elle voulait venir.

(Un temps bref)

PASCAL : Je revois encore ta mère boudant parce que j'avais refusé d'emporter le jambon en conserve qu'elle avait acheté avec tant de mal au marché noir. Elle l'avait mis dans un sac. Elle était profondément triste, la pauvre femme, quand je suis allé le remettre sur la table de la cuisine.

AGNIESZKA : Ca lui avait coûté les yeux de la tête.

PASCAL : Oh ! Je m'en doute. Mais, qu'est-ce que tu voulais que j'en fasse ? J'ai eu beau lui expliquer qu'en France, on ne manquait de rien. Et, que ce soit le pain, la viande, le chocolat ou le café, on en avait autant qu'on en voulait. Mais elle ne voulait rien entendre.

A l'Est, il y en avait trop que ça arrangeait de faire croire qu'à l'Ouest, on était plus malheureux !

AGNIESZKA : Les queues sur les trottoirs des boucheries étaient monnaie courante. Les tickets de rationnement aussi. Elle pensait que c'était pareil pour tous les pays. Et si tu savais combien elle était fière de manger les œufs, la viande et le beurre de sa ferme !

PASCAL : Quand je revois le pauvre bidon de lait, qu'elle remettait au préposé à la collecte, qui passait chaque matin, avec son cheval. Il y en avait combien ? 10 à 15 litres... ? Même pas.

AGNIESZKA : La plupart n'avait qu'une vache ou deux. C'était tout.

PASCAL : C'est sûr que ça lui a fait du bien de venir en France.

AGNIESZKA : « Jesus ! » qu'elle s'est écriée quand on l'a emmenée pour la première fois au supermarché. Les deux bras lui en sont tombés. « Quelle richesse ! Ale bogactwo ! qu'elle répétait. Ale bogactwo ! Si les Polonais voyaient ça, ils pilleraient tout le magasin ! »

PASCAL : Oui mais, après, elle voulait repartir immédiatement.

AGNIESZKA : Elle était rassurée. « Je préfère voir ma fille heureuse loin de moi, plutôt que malheureuse à côté », qu'elle répétait souvent.
Bref, elle avait vu sa fille. Elle n'était pas dans la misère. Elle pouvait repartir tranquille.

PASCAL : Par la suite, nous sommes retournés deux fois chez tes parents.

AGNIESZKA : Même qu'à chaque fois on m'a fait payer une taxe de séjour ! A cause de toi.

PASCAL : J'ai voulu que tu obtiennes la nationalité française. Comme tu étais faite pour vivre en France, je voulais que tu aies les mêmes droits que les Français.

AGNIESZKA : Mais tu n'aurais pas dû demander que ma nationalité polonaise me soit retirée. Je n'ai d'ailleurs jamais trop compris les raisons de ta démarche.

PASCAL : Avec un régime pareil, j'avais peur qu'on te retienne en Pologne, quand on allait voir tes parents... Toi et les enfants.... Tu me vois seul en France et vous trois bouclés à l'Est ?

AGNIESZKA : J'aurais eu la double nationalité. Je connais pas mal de Polonais en France qui en bénéficient. Et quand ils retournent dans leur pays, ils retrouvent leurs droits.

PASCAL : Et leurs devoirs... C'était trop risqué. Est-ce que tu te souviens des problèmes qu'ont eus tes parents quand on a commencé nos démarches ? Pourtant c'étaient tes sœurs qui s'en étaient chargées.

AGNIESZKA : Un soir tard - C'est ma mère qui me l'a raconté - mes parents voient débarquer deux miliciens à la ferme. Une grande perche et un petit tout en rondeur, l'œil sarnau...

PASCAL : ... sournois...

AGNIESZKA : Pardon ?

PASCAL : On dit « l'œil sournois »... Pas « sarnau ».

AGNIESZKA : Ca n'a pas d'importance... l'œil sarnau. Ma mère leur demande ce qu'ils veulent.

« On vient au sujet de votre fille Agnieszka Skibinska, femme Germain, laquelle a le front de réclamer la nationalité française... ! Agnieszka Skibinska, c'est bien ici, camarades ? »

Mes parents tendaient le dos, au début. Ils avaient d'abord cru qu'il m'était arrivé quelque chose...

Le petit gros, qui accompagnait le grand baliveau a demandé une preuve comme quoi j'étais bien mariée à un Français. Ma mère leur a montré notre photo de mariage, qui trônait sur son buffet.

Puis les voilà qui se mettent à monter sur leurs grands chevaux. Menaçant mes parents des pires calamités.

« Encore une qui a écouté les sirènes du capitalisme occidental ! a encore tonné le gros. Qu'est-ce qu'elle a votre fille, camarades ? Qu'est-ce qu'elle reproche à son pays qui l'a nourrie, soignée, éduquée dans nos écoles et qui lui a donné un emploi ? Quelle ingratitude ! Votre fille, elle a le diable au corps ! »

« Oui, a surenchéri le grand dadais. Et à l'heure qu'il est, elle doit être sous un pont des bords de Seine. Ou dans quelque hôtel sordide des bas-fonds parisiens... ! Non camarade, qu'on lui dira quand elle reviendra, toute repentante, dans le pays qu'elle a renié. Non, camarade. Tu n'as plus voulu de ton pays. Ton pays ne veut plus de toi. Et elle s'en retournera croupir sur son galetas, où elle finira par s'endormir pour de bon, rongée par l'alcool, par la drogue et le proxénétisme ! »

« C'est de votre faute camarades ! a repris le petit gros à l'œil sournois. Il fallait l'empêcher de partir. Votre conduite est inqualifiable. Et il porte un nom : non assistance à personne en danger !

S'il vous avait été impossible de la retenir, vous auriez pu au moins nous en aviser. On s'en serait chargé !

Nous verrons, camarades, des suites à donner à cette malheureuse affaire. Mais qu'elle ne compte pas sur nous pour cautionner ses funestes projets. Y accéder ferait de nous ses complices. Sur ce, au revoir camarades et à bientôt ! »

Je ne te dis pas l'état dans lequel étaient mes parents à leur départ ! Ma mère était en larmes. En larmes !

PASCAL : Comme quoi j'avais des raisons de me méfier.

AGNIESZKA : Quoi qu'il en soit, et contre toute attente, un mois plus tard, je recevais les papiers demandés. Puis, six mois après, je devenais française à part entière.

(Un temps)

AGNIESZKA : Quand je me tourne en arrière, je me dis : « Mon Dieu ! Comment ai-je fait mon compte, moi une petite ouvrière de Stara Wies... comment ai-je fait pour aller vivre à 1 600 kilomètres de chez moi ? Dans un pays dont j'avais à peine entendu parler ? »

Avant de partir, j'étais allé dire au revoir à un cousin. Il m'avait demandé : « *La France, c'est communiste ou capitaliste ?* » Je savais à peine. « *Capitaliste, je pense,* » que je lui avais répondu. « *Alors, si c'est capitaliste, il faut y aller !* »

PASCAL : Finalement, au début, tout au moins, tu connaissais mieux la France que la Pologne.

AGNIESZKA : C'est vrai. J'ai visité Paris alors que je ne connaissais même pas Varsovie.

PASCAL : Rappelle-toi aussi. Tu as été un an entier sans parler le français. Et, soudain, un beau jour, chez des amis, tu as sorti une phrase, puis deux... Depuis, on ne peut plus t'arrêter.

AGNIESZKA : Merci pour le compliment...

(Un temps)

AGNIESZKA : C'est drôle une vie... Le destin vous met sur des rails, bons ou mauvais. Et on les suit.. On croit qu'on agit. En fait on ne fait rien. On est poussé. Et on ne le sait pas.

PASCAL : Tu regrettes ?

AGNIESZKA : Je ne sais pas. Comment comparer ? Il me faudrait une seconde vie, que je puisse faire l'inverse de ce que j'ai fait. Refuser de te prendre à bord de mon traîneau... Poursuivre mon chemin... Sans te répondre... C'était d'ailleurs ma première intention. *(Riant)* Tu vois où ça m'a mené ?

PASCAL : Jusqu'ici. Au bord de la Warta... La boucle est bouclée.

AGNIESZKA : Notre histoire a commencé là. Un soir de neige. Dans les rues de Wielun. Et quand je t'ai vue la première fois, je ne le savais pas. Ce n'est que le lendemain, au bord du fleuve, alors que tu devais me quitter que j'ai compris pour de bon, que tu m'étais aussi nécessaire que le pain, le sel et l'eau. J'en étais malade de te voir partir.

PASCAL : Moi aussi.

AGNIESZKA : Que d'épreuves on a dû affronter ! Il y en a eu tellement que je ne me les rappelle pas toutes.

PASCAL : C'est vrai qu'il y en a eu pas mal. Mais, notre détermination et notre insouciance ont été telles qu'on a fait tomber les barrières. Comme s'il y avait eu quelque chose au-dessus de nous. Quelque chose qui nous protégeait. Que de hasards, de batailles perdues d'avance et que nous avons gagnées ! Mais à aucun moment, je n'ai douté.

AGNIESZKA : Moi également. Et à cause de ton métier, nous avons erré, en France, d'école de campagne en école de campagne. Je ne compte ni les déménagements, ni les kilos de peinture étalés sur les murs de nos logements de fonction, pour rendre un peu plus habitables les gourbis proposés par les maires à leurs instituteurs.

PASCAL : C'est vrai qu'ils devraient avoir honte !

AGNIESZKA : Jusqu'à ce que nous fassions construire un petit pavillon dans un verger que tu avais hérité à la mort de tes parents. Je commençais à gagner ma vie. J'étais devenue ATSEM à la Maternelle du village...

PASCAL : Notre bonne étoile continuait de briller pour nous. Jusqu'à ce que Maud, et surtout Aline, une fois devenues adultes, nous fassent part de leurs projets....

NOIR

TABLEAU 8 : Cruelle annonce

(-En France, dans la cuisine du pavillon des Germain

- Le couple est plus jeune...

-Agnieszka et Maud préparent le déjeuner... L'une coupant des carottes en rondelles puis les mettant dans un fait-tout... La seconde maniant le presse-purée

-Pascal mettant le couvert)

MAUD : Il n'y avait pas grand' monde au ministère des finances.

PASCAL : Ah oui !? A ton concert à Bercy... ? Alors ?

MAUD : Ca c'est très bien passé. J'ai été félicitée. Et les organisateurs m'ont promis un DVD de mon concert, en live... Moi, personnellement, ça ne me fait plaisir qu'à moitié. Je préfère les enregistrements en studio.

PASCAL : Je te comprends. Il y en a toujours qui crachent, qui toussent ou qui font grincer leur fauteuil ; c'est agaçant.

MAUD : Il y avait le peintre Elisabeth Del Berize, la Députée Elisa Bergestein et le sculpteur Bernard Millet.

Bref, tout le monde a apprécié mon programme. Mon ami Robert Mauduit, le photographe est venu, lui aussi. Il a dit qu'il allait t'envoyer des photos.

PASCAL : C'est gentil... Qu'est-ce que tu as joué ?

MAUD : Il y avait Asturias d'Albeniz, le prélude, Recuerdos de la Alhambra de Tarrega, des extraits de la Grand Sonate opus 22 de Sor. Puis, pour finir, et à la demande générale, Romance de Jeux Interdits... La routine, quoi !
Vous devriez venir m'écouter.

PASCAL : Tu sais, nous, Paris...

MAUD : En Octobre, j'ai un concert de prévu à Nevers.

PASCAL : Si c'est à Nevers, on ira peut-être. N'est-ce pas, Maman ?

AGNIESZKA : Si tu veux.

PASCAL : Ma foi oui. Ca nous sortira. Tu pourras même dormir à la maison.

MAUD : Pourquoi pas ? Puis on partira ensemble. Par contre, aussitôt après le concert, je file sur Paris. J'ai répétition le lendemain avec le Quatuor Arpèges. On prépare un nouveau CD ensemble. Le premier avait si bien marché !

AGNIESZKA : Tu feras au mieux.

PASCAL : Au fait, as-tu fait ma commission ?

MAUD : Quelle commission ?

AGNIESZKA : Je t'avais demandé de dire au Ministre des Finances de m'accorder une petite réduction d'impôts pour cette année. C'est de pire en pire. Je ne sais pas où on va comme ça !

AGNIESZKA : Pfff !

MAUD : Désolée. Je ne l'ai pas vu.

PASCAL : C'est vrai que la musique classique, ça les fait suer nos ministres. La seule musique qui les inspire, c'est le son des pièces de monnaie tombant dans leur escarcelle... à ces mélomanes de la finance.

(Un temps bref)

AGNIESZKA : Comment ça se fait qu'Aline ne soit pas encore arrivée ?

MAUD : Avec la circulation, je ne suis pas étonnée.

AGNIESZKA : Vous auriez dû venir ensemble.

MAUD : Difficile. Aline vient de Dijon. Et moi de Paris.

AGNIESZKA : C'est vrai.

(Un temps)

PASCAL : Vous vous voyez souvent toutes les deux, à Paris ?

MAUD : Pas tant que ça. La dernière fois, c'était à la première du dernier film de Francis Lozon. Palladium... Elle était très occupée la miss. On n'a pas eu le temps de s'étendre.

AGNIESZKA : Ca marche toujours sa boîte de production ?

MAUD : Je pense que oui. Cette fois-là, elle était rayonnante. Il est vrai que les circonstances s'y prêtaient. Puis, Aline est tellement secrète.

AGNIESZKA : C'est embêtant des enfants comme ça.

MAUD : Ne vous faites pas de bile pour elle. Elle a du répondant. Et si elle ne se confie pas beaucoup, c'est pour ne pas vous faire de tracas... Plaignez- vous ! Vous avez une fille pleine de délicatesse.

PASCAL : Quand même... On sert à quoi, nous, les parents ?

MAUD : Ce n'est pas parce que vous êtes nos parents qu'il faut qu'on vous fasse endosser nos soucis. Vous avez les vôtres. On a les nôtres. Si on se rencontre, ce n'est pas pour en parler. On a tant de choses à partager. Et qui sont beaucoup plus belles.

PASCAL : Et toi, ça va ?

MAUD : Ouais... On peut dire ça comme ça.... Au fait, je vais peut-être acheter un chien.

AGNIESZKA : Un chien ? Tu n'es pas folle ! Qu'est-ce que tu en ferais ?

MAUD : Oh ! Un petit... Tout petit... Un west-highland-white-terrier.

PASCAL : Comment ?

MAUD : Un west-highland-white-terrier.

PASCAL : Ca ressemble à quoi un, white watchers terrier ?

MAUD : Un west-highland-white-terrier? Ca ressemble au César de la pub.

PASCAL : Ah ! César ! Mais ce n'est pas un chien, ça ! Autant prendre un cochon d'Inde !

MAUD : Ca me suffit.

AGNIESZKA : Tout ce que tu veux, mais surtout pas un chien ! Tu vas voir ton beau parquet, dans quel état il va être quand tu rentreras du travail. En plus, ca fait pipi partout. Surtout les mâles !

PASCAL : Merci pour nous.

AGNIESZKA : Tu te sens visé ?

MAUD : Je l'emmènerai partout avec moi. Il me suivra au conservatoire, à mes concerts.

AGNIESZKA : Au lieu d'adopter un chien, tu ferais mieux d'adopter un mari.

PASCAL : C'est vrai ce que dit ta mère... Alors, Maud, personne en vue ?

MAUD : Pas pour l'instant. Mais ne vous en faites pas, je vous préviendrai quand j'aurai rencontré l'homme de ma vie... A Paris, il n'y a pas encore assez de neige pour se promener en traîneau comme Maman dans les rues de Wielun.

AGNIESZKA : Ce que tu es bête !

(Un temps)

AGNIESZKA : Vous savez que je commence à m'inquiéter avec cette Aline qui n'est toujours pas là.

MAUD : Elle t'aurait téléphoné, s'il lui était arrivé quelque chose. Maintenant avec les portables... Pas de nouvelles, bonnes nouvelles... *(Prêtant l'oreille)* Justement, j'entends du bruit. *(Bruit d'une voiture roulant sur le gravier. Regardant par la fenêtre)* La voilà ! *(Portières qui claquent)*

AGNIESZKA : Ouf... ! Midi et demi. On va pouvoir passer à table.

(Entrée d'Aline)

ALINE : Bonjour tout le monde... ! Bonjour Papa ! *(Embrassades)* Bonjour maman !

AGNIESZKA : On se demandait ce qu'il t'était arrivé.

ALINE : Salut toi.

MAUD : Salut miss.

ALINE : Il y avait un accident sur la route. Puis des travaux. On a été dévié. Et je me suis perdue.

AGNIESZKA : Oh, ma petite fille ! Tu as encore maigri.

ALINE : Mais non, Maman. Est-ce que vous allez bien ?

PASCAL : Ca se maintient.

AGNIESZKA : Enlève ton manteau et va te laver les mains. On va manger.

ALINE : Minute. J'ai des cadeaux.

AGNIESZKA : Des cadeaux ? Il ne fallait pas. Les filles, on vous a dit de ne rien dépenser
(Fin de cet extrait)

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr